

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50
Six mois 0.25
Un numéro .. . 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

Par ligne
Première insertion, 10c
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'ŒUVRE

Vol. I.

H. BERTHELOT - - - Rédacteur.

No. 52.

FEUILLETON.

LE POINT D'HONNEUR !

C'était en 1846, par une belle soirée d'automne. Autour d'une table d'acajou, sur laquelle les vins d'Espagne et de France étincelaient dans les cristaux, sept personnes, au nombre desquelles se trouvait l'auteur de ce récit, assises devant la maison de campagne de señor Arguellas, située à un mille ou environ de Santiago de Cuba, jadis la capitale de cette reine des Antilles, causaient gaiement entre elles. Trois de ces personnes étaient des négociants américains, du sud des Etats Unis, ayant de nombreuses relations commerciales avec les îles, et qui se proposaient, en supposant que le vent et la mer fussent favorables, de faire voile pour la baie de Morant, à la Jamaïque, sur le Neptune, commandé par le capitaine Starkey; le quatrième était un lieutenant d'artillerie espagnole, neveu de notre hôte; puis venait un M de Castro, jeune et riche créole, prétendant à la main de dona Antonia, gracieuse personne de seize ans, fille unique et unique héritière du señor Arguellas; la sixième était le capitaine Starkey, du "Neptune," officier anglais d'une trentaine d'années, à la tournure et aux manières distinguées, la septième et dernière était votre serviteur, fort jeune alors: j'étais en convalescence à la suite d'une maladie grave, qui avait nécessité ma translation de la Jamaïque au climat de Cuba, climat beaucoup plus doux et moins variable, quoique les deux îles ne soient guère séparées que par un intervalle de deux degrés de latitude. Je devais également prendre passage à bord du "Neptune," ainsi que le señor Arguellas, qui avait quelques affaires à régler à Kingston, et que devaient accompagner son épouse et sa fille, le jeune lieutenant et M. de Castro. "Le Neptune" avait apporté à Cuba une cargaison mixte, composée de quincaillerie, de colonnades et autres articles, et s'en allait avec un demi-chargement de marchandises; parmi ces marchandises, appartenant aux trois négociants américains, se trouvaient plusieurs barils de poudre qu'on n'avait pu vendre à Cuba, et dont on espérait se débarrasser avantageusement à la Ja-

maïque. Le bâtiment du capitaine Starkey était d'ailleurs pourvu d'excellentes installations pour les passagers, et la beauté du temps promettant une traversée aussi courte qu'agréable, — le vent avait sauté au nord-est et paraissait vouloir s'y maintenir, — nous étions tous dans les meilleures dispositions du monde et devisions avec beaucoup d'entrain et de gaieté sur le voyage du lendemain, sur la politique de Cuba, de l'Amérique et de l'Europe, sur le mérite relatif des vins de France et d'Espagne, des cigares de l'Alabama et de la Havane.

La soirée était d'un éclat et d'une transparence délicieuse. Une douce brise, que le capitaine Starkey déclarait devoir s'élever en mer à une vitesse de cinq à six nœuds, nous apportait les parfums de la riche et odorante végétation des vallées qui s'étendaient au loin au-dessous de nous, et ridait légèrement la surface des rivières ou plutôt des ruisseaux qui sillonnent l'île en tous sens, reflétant les splendeurs étincelantes, des myriades d'étoiles qui, dans ces régions, couronnent la nuit de leur diadème de feux. La plupart des convives avaient bu largement, peut-être même un peu trop; cependant la conversation, qui avait lieu en français, langue que tout le monde parlait plus ou moins bien, se maintint, tant que la maîtresse de la maison et sa fille furent présentes, sur un ton qui n'était pas de nature à profaner le calme majestueux de ce tableau. J'aurais dû dire que le señor Arguellas avait été retenu en ville par quelques affaires qu'il voulait terminer avant son départ.

— Ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie vu, dit la señora Arguellas au capitaine Starkey au moment où elle se levait pour se retirer. Lorsque vous serez libre, veuillez sonner, et un esclave viendra m'avertir. Je désire causer encore avec vous de quelques dispositions relatives à notre aménagement à bord.

Le capitaine s'inclina. Il me sembla que la belle Antonia n'avait jamais souri d'un sourire plus séduisant; et ces dames nous laissèrent seuls. Maintenant, je ne saurais dire précisément comment les choses se passèrent, et quel tour prit la conversation; mais il est constant que nous nous aperçûmes bientôt qu'elle était montée sur un ton désagréable. Je pensai que

l'expression des traits d'Antonia, lorsqu'elle avait pris congé du capitaine, avait peut-être déplu à M. de Castro. Ce ne fut pas là, cependant, la cause ostensible du différend qui s'éleva plus tard. Le capitaine du "Neptune" devait transporter à la Jamaïque plusieurs familles de gens de couleur libres, familiarisés avec la culture de la canne à sucre, et qu'on avait engagés, par cette raison, à des salaires plus élevés qu'ils n'auraient pu en trouver à Cuba. Les négociants américains, qui n'avaient pas dissimulé que cette compagnie était peu de leur goût, revinrent sur ce sujet et commencèrent à persifler assez vivement la philanthropie du capitaine Starkey, qui avait la bonté de croire que de misérables nègres eussent, comme les autres créatures humaines, le droit de disposer de leurs âmes et de leurs corps. Toute fois ce léger nuage avait passé sans laisser de trace, si, dans le cours de la conversation, le capitaine n'avait eu l'imprudence de dire qu'il avait servi jadis, en qualité d'aspirant, à bord d'un bâtiment de guerre anglais, chargé de la répression de la traite. Cet aveu enflamma aussitôt la bile de M. Castro, qui ne cherchait qu'un prétexte pour éclater; et je compris, à quelques juréments qui lui échappèrent, que les prises opérées par les Anglais lui avaient occasionné des pertes considérables. Des paroles irritantes furent échangées de part et d'autre. Les motifs qu'on supposait aux Anglais pour vouloir détruire la traite furent attaqués avec aigreur et violence, défendus avec énergie et hauteur. Enfin, — le fait est que les deux adversaires, échauffés par de nombreuses libations et emportés par la colère, savaient à peine ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient. — M. de Castro se permit d'appliquer à la reine d'Angleterre une épithète qui lui valut immédiatement un verre de vin, lancé en pleine figure par la main du capitaine Starkey. En un instant, toute la compagnie fut debout, dégrisée, ou à peu près, par le dénoûment inattendu de cette discussion.

Ce fut le capitaine qui rompit le premier le silence. Ses traits, encore irrités, se couvrirent tout à coup d'une pâleur livide:

— Je vous demande pardon, monsieur de Castro, dit-il presque en balbutiant, j'ai eu tort, grand tort

de faire ce que j'ai fait, quoique je ne sois peut-être pas sans excuse.

— Pardon ! mille tonnerres ! hur-la de Castro, qui bondissait dans un paroxysme de fureur, essayant en même temps son visage avec son mouchoir; oui, vous l'aurez votre pardon, avec une balle à travers la tête... pas à moins !

Il est vrai de dire que, d'après les idées reçues à cette époque dans la société de Cuba, il ne paraissait pas y avoir d'autre alternative possible qu'un duel. Le lieutenant Arguellas courut à la maison, et revint bientôt avec une boîte de pistolets :

— Allons dans ce bosquet là bas, dit-il rapidement et à voix basse; nous n'y serons pas dérangés.

En disant ces mots, il prit le bras de M. de Castro, et tout deux firent mine de se diriger dans le bosquet. Au même instant, M. Desmond, le plus âgé des trois Américains, s'approcha du capitaine Starkey, qui, ayant repris tout son sang froid, se tenait debout, les bras croisés, auprès de la table, et lui dit :

— Mon cher monsieur, je ne suis pas, malgré mes habitudes commerciales, tout à fait étranger à ces sortes d'affaires, et si je puis vous être de quelque utilité...

— Merci, monsieur, interrompit le capitaine, je ne mettrai pas votre obligeance à contribution. Lieutenant Arguellas, il est inutile d'aller plus loin; je ne suis pas un duelliste, et je ne me battrai pas avec M. de Castro.

— Que dit-il ? s'écria le lieutenant, en promenant sur toute la compagnie un regard de stupefaction; qu'il ne se battra pas ?

Je m'aperçus que le vieux sang anglo-saxon bouillonnait dans les veines des Américains, en voyant un individu de leur race saigner ainsi du nez :

— Vous ne vous battez pas, capitaine Starkey ? reprit, après une pause pénible, et d'un ton grave, M. Desmond; vous, dont le nom figure sur le tableau de la marine royale britannique, vous dites que vous ne vous battez pas ! Vous voulez plaisanter sans doute ?

Je ne plaisante nullement; c'est par principe que je suis ennemi du duel.

— Monsieur est poltron par principe ! cria de Castro, avec un ricanelement sauvage, et brandissant en

même temps son poing à l'officier anglais.

Ce sarcasme injurieux produit sur le capitaine l'effet de la piqûre d'un serpent. Un éclair de colère jaillit de ses yeux noirs, et il fit un pas vers de Castro; mais il s'arrêta aussitôt.

—C'est bien! dit-il, il faut savoir endurer cela. J'ai déjà reconnu, monsieur, que j'avais eu tort de me porter, à des voies de fait à votre égard, bien que votre impertinence méritât certainement une leçon; mais, je le répète, je ne me battrais pas avec vous.

—Et moi, s'écria le lieutenant Arguillas, qui paraissait en proie à une vive exaltation, je vous dis que vous donnerez satisfaction à mon ami, ou, de par le ciel! je vous afflècherai comme un lâche, non seulement par tout Cuba, mais à la Jamaïque!

(A CONTINUER.)

LE CANARD

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1878.

A OTTAWA.

La scène représente la salle des séances du Conseil Exécutif.

M. Mackenzie et ses collègues se réunissent pour la première fois après les élections générales.

On entend au loin un orgue de barbarie jouant l'air populaire de "Old Dog Tray."

Cet air frappe droit au cœur des ministres dont les glandes lacrymales secrètent leur liquide avec abondance au souvenir du pauvre chien qui a été empoisonné par les conservateurs.

Le secrétaire, d'une voix émue, donne lecture des procès verbaux de la dernière séance.

Le Premier s'esuie le menton, baisse son gilet et prend la parole.

MACKENZIE.—Messieurs, je vous ai rassemblés aujourd'hui afin de délibérer sur l'action que nous devons prendre après le malheur du 17 septembre.

LAFLAMME.—Il faut avouer que nous avons reçu une rude raclée, mais ne sommes-nous pas des hommes qui se laisseront abattre pour si peu.

MACKENZIE.—Si les élections avaient fini par un "tigh" nous aurions pu faire comme l'ami Joly.

LAURIER.—Comme ça, il n'y a plus de revenez-y. Il faut donc se résigner.....

MACKENZIE.—A résigner dans quelques jours.

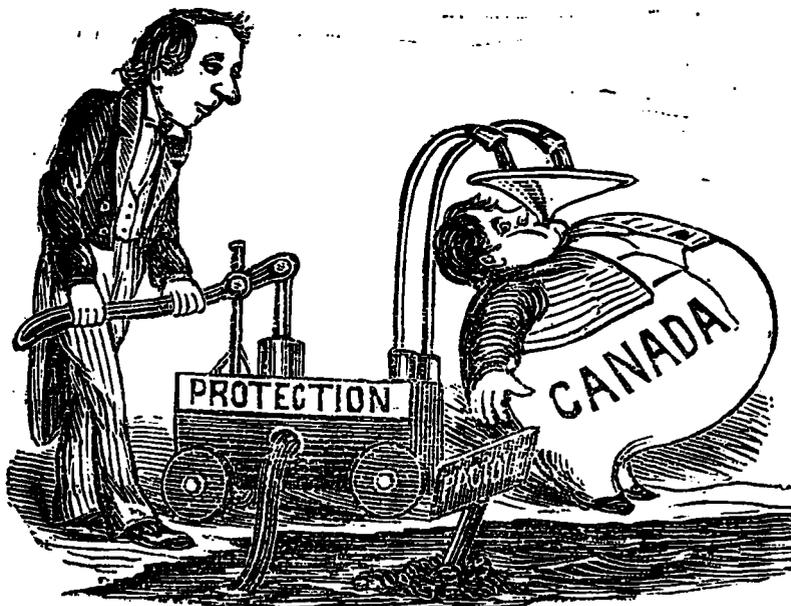
LAFLAMME.—Avant de donner nos résignations il faut remplir les promesses que nous avons faites à nos amis avant leurs élections.

MACKENZIE.—Quelles promesses?

PELLETIER.—Mais oui, des promesses que nous avons faites afin de réchauffer le zèle de nos partisans pendant la cabale.

MACKENZIE.—Beau zèle! avec ça vous en avez fait de belles dans le Bas-Canada!

LAFLAMME.—Ne parlez donc pas comme ça, vous savez que les rouges de Québec ont toujours été vos amis les plus dévoués.



LA PROTECTION.

Sir John avec une pompe foulante introduit les eaux du Pactole dans le Canada.

MACKENZIE.—Shoo-Fly! Je les connais maintenant mes amis du Bas Canada. Votre organe de Québec "l'Événement" m'a aplati d'une belle façon. C'est toujours la même histoire; lorsqu'on veut noyer son chien, on l'accuse de rage.

LAURIER.—Lorsque notre parole est donnée il faut y tenir. Nous avons promis deux places de juge..

MACKENZIE.—Est-ce que j'avais promis, moi?

LAFLAMME.—Les nominations de Québec nous appartenaient et nous avions le droit de promettre ces places. Ça se fera, vous savez que lorsque les paroles sont dites l'eau bénite est faite. Nous nommerons nos juges et vous sanctionnerez les nominations.

MACKENZIE.—Bernique, qui compte sans son hôte, compte deux fois. J'ai décédé que ces nominations ne se feraient pas.

PELLETIER.—Et nos amis qui ont laissé leurs emplois pour se présenter aux élections, que vont ils faire?

MACKENZIE.—Ils feront comme les ours ils se lécheront la patte. Pas de nominations après notre défaite.

LAFLAMME.—Sir John a bien placé 400 de ses amis en 1872.

MACKENZIE.—Si Sir John a mal fait, ce n'est pas une raison de l'imiter. Tant pis pour vos amis, s'ils ont fait la folie de résigner leurs places, ils attendront maintenant que nous revenions au pouvoir.

LAURIER.—Qu'allons-nous faire?

MACKENZIE.—C'est bien simple, nous allons faire nos paquets et décamper d'ici au plus tôt.

LAFLAMME.—Et notre paie, elle courra toujours?

MACKENZIE.—Oui, jusqu'à ce que Sir John et ses amis entrent dans nos bureaux.

PELLETIER.—En attendant à quoi allons-nous nous occuper?

MACKENZIE.—Vous pouvez rester dans vos bureaux et vous têter le ponce, ou bien si vous le préférez vous pouvez aller "loufer" sur le Liver's Walk.

Ainsi finit cette mémorable séance.

A MONTREAL.

Lorsque l'arbre est abattu tout le monde court aux branches. A la nouvelle de la chute du cabinet Mackenzie, les conservateurs se sont empressés de sauter sur les portes-feuilles pour les distribuer à leurs amis.

Il va s'en dire qu'après un jeûne de cinq années leur appétit était aiguisé. Chacun veut être ministre, chacun fait valoir ses droits aux honneurs.

Naturellement dans la répartition des offices il y aura des illusions évanouies et des ambitions déçues.

Livrons-nous à la folle du logis et décrivons une scène intime entre conservateurs.

Tous les bleus du district de Montréal, sont en conciliabule. Les portes sont fermées à double tour et on a soigneusement bouché tous les trous des serrures.

Le président ouvre la séance en disant: Vous savez, mes amis, que dans peu de jours Sir John sera appelé à former une nouvelle administration. Le Bas-Canada a droit à trois porte feuilles. Notre chéfre est malade en Europe, mais il faut espérer qu'en recevant la bonne nouvelle il reviendra à la santé et à Montréal. Lorsqu'il arrivera il faudra qu'il y ait une entente entre nous sur les deux collègues qu'il devra nommer.

MOUSSEAU.—Ca c'est bien simple, il y aura Masson, Caron et moi.

ALD. OUMET.—Et moi!

DESJARDINS.—Et moi!

COURSOL.—Je propose que Blanchet en soit.

UNE VOIX.—(faible) Et Langévin!

Tous.—Pas de Langévin.

UNE VOIX.—Ta! ta! ta, on ne s'entend pas. Je propose qu'il n'y ait pas de Québécois dans le ministère. C'est Québec qui fait tout depuis dix ans. Tous les bureaux publics sont remplis de Québécois. Donnons une chance à Montréal. Pour satisfaire les gens de Québec on nommera Blanchet Orateur.

OUMET.—Non, on aura un Orateur Montréalais. Je propose Mousseau.

COURSOL.—Comme de juste c'est ça, je vote pour Mousseau.

UNE VOIX.—Il n'y a pas assez de porte feuilles dans le Bas-Canada. Je propose qu'il y ait un quatrième ministre, ce sera le ministre des cultes.

DESJARDINS.—Moi, je serai celui-là.

COURSOL.—Pas de balinage, Desjardins, Masson et moi serons ministres, Mousseau sera Orateur.

Tous.—C'est ça!

UNE VOIX.—Si vous ne nommez pas Caron et Blanchet le diable sera aux vaches à Québec.

OUMET.—Moi, je ne vote pas pour ça. Il faut que j'aie un porte feuille moi aussi, tâchez d'arranger ça.

Au moment de mettre sous presse la discussion continue. Elle continuera probablement jusqu'à l'arrivée de M. Masson.

A QUEBEC.

Transportons nous maintenant à Québec et voyons un peu ce qui s'y est passé le lendemain des élections générales.

M. Joly et ses collègues en apprenant que les conservateurs avaient fait une hécatombe des libéraux du Bas-Canada se rendirent immédiatement à Spencer Wood.

M. Joly sonne et l'aide de camp de service M. Gauthier vient ouvrir:

M. GAUTHIER.—Entrez messieurs. (Tous les ministres entrent dans la salle-à-manger). Vous ne paraissez pas bien, messieurs, seriez-vous malades.

M. JOLY.—Depuis hier au soir nous filons un mauvais coton.

M. GAUTHIER.—Si vous voulez espérer une minute, je vais aller cri le Boss. Vous savez qu'il se porte pas bien. Il est derrière la grange.

STANES.—Est-ce qu'il n'y aurait pas une gobe à prendre en attendant.

JOLY.—Oui, un p'tit schnuffer pour nous réconforter en attendant.

GAUTHIER.—Bien fâché, la gang à Mackenzie a passé par ici la semaine dernière et elle a tout liché.

CHAUVEAU.—C'est comme par chez nous, ces gobereaux, là sont venus et ils ont lampé jusqu'à la dernière goutte.

Gauthier sort et revient avec le Boss.

LUC.—Ah! mes pauvres amis que pensez-vous que je pense de tout ça? c'est bien triste, hein?

Ah! mon'cher Joly, je crois qu'on va vous faire votre biscuit avant longtemps.

JOLY.—Et à vous aussi.

LANGELIER.—Faut avouer que les rouges ont été joliment râpés pendant les élections.

LUC.—Il n'y a plus à tortiller, faut se résigner à passer par la filière comme nos amis.

BACHAND.—On a été obligé de faire des saignées à la caisse pour aider aux gens d'Ottawa. Je voudrais savoir si on est pour être remboursés.

LUC.—Ne comptez plus là dessus. On s'est fait dodger par les bleus qui manient déjà les coppes d'Ottawa. En attendant la session, envoyez-fort.

JOLY.—Comment ça? Envoyer fort!

LUC.—Mais, faites des conseils de la Reine, des juges de paix. Tâchez de "bluffer" les autres avec le chemin de fer.

JOLY.—Ce n'est pas aussi facile que vous pensez. McDonald met des bâtons dans les roues des locomotives. Il faut jouer de la baïonnette pour garder le chemin d'Ottawa. Et puis, ça nous coûte si cher que nous ne pouvons plus continuer le jeu davantage.

MARCHAND.—Notre chien est bien malade et je crois qu'il va mourir comme celui de Mackenzie.

LUC.—Dans tous les cas, mes amis, touchez-là. Ce n'est pas moi qui demanderai vos résignations. Retournez-vous en chacun chez vous. Je vais songer à un plan pour vous tirer d'embaras. Toi, Joly, ne te fais pas des chimères. Colle ta chique et fait le mort. Au revoir, Messieurs.

UN PEU DE CRITIQUE

J'ai assisté à la solennité de l'Université Laval où milord Dufferin a été reçu Docteur ès lettres et docteur en droit. Grand emoi parmi les universitaires; belle décoration de la salle; monde d'élite, l'élite de la ville de Québec, a dit le révérend M. Hamel, recteur de l'Université; flatteries de part et d'autre. Le noble récipiendaire a répondu avec éloquence. Que voulez-vous de mieux?

J'aurais un mot à dire cependant sur l'adresse du révérend abbé à Son Excellence. Il y a des comparaisons ingénieuses, beaucoup de courtoisie, un ton de bonne compagnie, et une manière toute pateline d'exprimer des idées reçues; mais le style m'a semblé un peu affecté.

Le révérend abbé dit à l'exorde de son adresse: Si le baccalauréat, "placé au premier degré de la science acquise, est une première constatation d'un effort généreux dans la carrière de la science etc..

Je ne puis comprendre dans ce commencement de phrase entortillée les mots "effort généreux". On dit d'une manière banale, "grâce à vos généreux efforts," pour exprimer le désintéressement et le dévouement à une cause, mais, à mon avis, cet adjectif ne peut être employé pour un jeune homme reçu bachelier. Pourrait-on dire: en lisant une belle page de littérature: "Cet écrivain a fait un effort généreux"? La générosité est un sentiment qui vient du cœur, et non un travail de l'esprit. De tels non sens font l'affaiblissement du style, ils donnent aux plus belles pensées l'afféterie du pédantisme. S'il fallait écrire d'après toutes les phrases banales de la langue française, on ne s'y reconnaîtrait plus.

Que le révérend M. Hamel me pardonne cette légère critique faite en bonne conscience de grammairien.

Je me rappelle à ce propos une phrase que notre Archevêque bien aimé, Mgr. Taschereau, avait commise dans un mandement, lors de l'inauguration de la Basilique de Québec. Il disait: Notre prière montera au ciel comme un "par



MM. Coursol, Masson et Caron sont déjà embarqués dans la barque que Sir John dirige vers le pouvoir. Il n'y a de place que pour trois passagers.

Mousseau.—Arrête donc, Johnny, j'embarque à ce voyage-ci.

Sir John.—Prends patience, tu es trop gros. Tu me feras sombrer si tu embarques. Attends l'autre voyage!

N. B.—Langevin, abandonné sur un rocher, fait de vains appels au nautonnier.

fum de bonne odeur." C'était ce qu'on appelle un pléonasme, car parfum est synonyme d'odeur; un parfum peut être embaumé, acide ou pénétrant comme une odeur.

J'espère qu'on accueillera cette critique en bonne part, et qu'à l'avenir on pêchera moins contre la grammaire et le bon sens: la critique ne respecte que les amis fidèles de la grammaire et personne ne peut manquer au bon sens avec impunité.

UN GRAMMAIRIEN SCOLASTIQUE.



COUACS.

A NOS AGENTS.

Nous prévenons nos agents de régler avec nous immédiatement, s'ils veulent continuer leur agence. Ceux qui doivent plus de quatre semaines et qui ne nous aurons pas rendu compte d'hui à jeudi prochain, seront remplacés.

ON DEMANDE

Un solliciteur d'annonces sachant parler l'anglais et le français et muni de bonnes recommandations

S'adresser au bureau du CANARD, de 9 à 10 a. m.

Du train où vont les choses il est probable qu'un jour du jugement dernier si l'ange Gabriel, n'arrête pas de souffler dans sa trompette pour crier deux ou trois fois entre ses fanfares: "Monsieur le juge de paix! Monsieur le conseil de la Reine! Monsieur le commissaire

des petites causes!" Pas plus que les deux cinquièmes des canadiens ne sortiront de leurs tombes.

R.....un commis-marchand de la rue St. Joseph près du carré Chaboillez écrivait un jour à sa bien aimée:—"Chère ange, moi t'oublier! Je t'oublierai lorsque la terre oubliera de tourner, lorsque les étoiles oublieront de briller; lorsque la pluie oubliera de tomber; lorsque les fleurs oublieront de répandre leurs parfums; alors seulement je t'oublierai, cher cœur!!" Trois mois plus tard il offrait sa main à une demoiselle d'Ottawa qui a une verrue sur le nez et \$1,000 de dot.

M. Racine, cuisinier français bien connu à Montréal, est le seul qui puisse offrir un bon dîner pour 15 cents. Potage, viandes, légumes et dessert compris. Repas à la carte à toute heure. Huitres fraîches en écailles à des prix modérés. L'Etablissement de M. Racine est au No. 100, rue St. Laurent.

Le parti libéral est battu. Les conservateurs sont au pouvoir, ils ont promis la protection, nous espérons l'avoir. En attendant le "Canard" ne peut pas faire autrement que de conseiller aux gens d'aller faire leurs achats chez MM. C. Guérin et Cie., au No. 83, rue Notre-Dame, la seule et vraie place à Montréal pour acheter à bon marché les marchandises d'automne pour Capots et Manteaux, tels que: Beavers, Moscou, Présidents, Draps-Pilots, Miltons carreaautés et unis, Tricots, Drap noir fin, Tweeds, Winceys unis et carreaautés, Casimirs à chemises, aussi un grand assortiment de Hards-Faites. La vraie protection pour les acheteurs.

Un canadien de Québec qui commence à parler l'anglais voulait

dire à un Irlandais de ses amis. "Lorsque j'ai épousé ma femme je ne lui ai pas fait la cour bien longtemps. Lorsqu'elle est morte j'ai porté un crêpe à mon chapeau pendant deux ans." Il s'est exprimé comme suit: "When I have married my woman I have not made her the yard very long, When she is a dead, I carried a pancake to my hat during two years."

Il y aura Dimanche le 29 courant, au Parc Gymnastique, Village St. Jean-Baptiste, une grande représentation d'acrobates, aussi de grandes courses en vélocipèdes qui promettent d'être vivement contestées.

Allez y tous et vous verrez que vous n'avez perdu ni votre temps ni votre argent.

Nous apprenons avec plaisir que les acteurs de Québec et le corps de musique de Beauport se proposent de donner une autre représentation le 13 octobre prochain, au Parc Gymnastique.

Allons-y tous pour passer un après-midi gaîment. Rien d'immoral dans ce spectacle.

Le MAGASIN ROUGE garde toujours son prestige malgré les efforts impuissants de la concurrence qui se déclare vaincue par les sacrifices inouïs qui s'y font tous les jours. Aussi ne voit-on jamais de vieilles marchandises dans ce magasin populaire. Si une pièce d'étoffe se déroule devant un client, c'est pour être coupée de suite, car le client ne peut pas résister à la tentative d'acheter lorsqu'il en apprend le prix. Un conseil à nos lecteurs: ne passez jamais sur la rue Ste. Catherine sans vous arrêter au Magasin Rouge, et y examiner les marchandises. Allons, n'oublions pas la place, c'est au coin des rues Ste. Catherine et Wolfe. J. L. Pelletier et Cie., No. 581, rue Ste. Catherine.

Avec les robes collantes d'aujourd'hui, les dames plates ressemblent à des flacons d'odeur orientaux.

La maison Pilon sera toujours la maison Pilon. Ce magasin si populaire est une citadelle inexpugnable que les gros canons de la concurrence ne peuvent jamais démolir. Voyez la liste de ses prix, c'est un feu roulant de bon marché qui accable le public. Sa clientèle est une marée toujours montante qui l'envahit tous les jours depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième. Les importations d'automne se sacrifient à des prix inouïs, pour vous en convaincre lisez l'annonce que nous publions aujourd'hui.

Si vous voulez rire, arrêtez-vous au No. 71, rue St. Laurent, à la porte du magasin de tabac de A. Nathan. Vous y verrez un automate, un petit bonhomme qui fume des touches aussi fortes que le grand Turc, renvoyant la fumée par la bouche, les narines et les oreilles. Ce chef-d'œuvre de mécanisme mérite d'être vu ainsi que les prix extraordinairement bas, des pipes, des cigares et tabac.

Le magasin populaire de la rue Notre-Dame Au QUATRE SAISONS, continue toujours de jouir d'une vogue bien méritée.

MM. J. Perreault et Cie., ne cherchent pas à faire du tapage dans la presse et à étayer leur commerce par la réclame. Leur unique ambition a été de faire leurs opérations commerciales de manière que chacune de leurs transactions soient marquées au coin de la bonne foi et de l'honnêteté. Ils ne cherchent pas à faire des dupes car le client intelligent une fois attrappé ne retourne plus au magasin où l'on a ri de sa crédulité. Les "Quatre Saisons" sous ce rapport méritent la confiance du public. Nous conseillons à nos lecteurs d'aller visiter l'établissement No. 97, rue Notre-Dame, afin d'y examiner les dernières importations d'automne. Il n'y a qu'un seul prix, modéré, mais honnête.

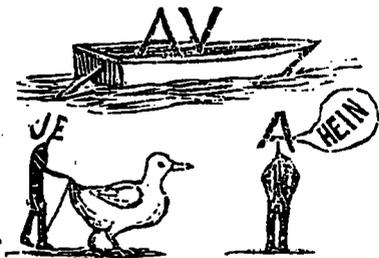
On demande un jeune homme comme commis et caissier, chez M. Beaudry, cordonnier, coin des rues Ste. Catherine et Wolfe.

Il devra être muni de bons certificats. S'adresser immédiatement.

Le parti conservateur a remporté une éclatante victoire aux dernières élections fédérales et la crême à la glace de M. J. B. H. Gariépy, a été proclamée par la masse des électeurs de Montréal. Est la meilleure en ville.

Il tient aussi des huitres fraîches en quantité et à bas prix.

REBUS No. 37.



Explication du Rebus No. 36 :
Les dimanches on dit la messe.
Les dix-manches ont dix-lames S

Les personnes dont les noms suivent ont trouvé notre dernier rebus : Dlle. Virginia Rousseau, N G Etue, Dlle E A C....., P A Sicard, A Langevin, N H Granger, S Lafond, Dlle M Faucher, Chs. Wrihgt, Pascal Poirier, Eugène Lepage, L P Audet, J B H Gariépy, N A Bélanger et M. Courteau.

RESTAURANT FRANÇAIS
AU GRAND CORDON BLEU.

MADAME GHIDONE l'ancienne propriétaire du Grand Hotel, rue St. Jacques, 28 et 30, fait savoir à sa nombreuse clientèle, qu'elle a ouvert un nouveau Restaurant sous le titre du Grand Cordon Bleu. Comme par le passé Madame Ghidone fera ses efforts pour contenter sa clientèle. Ce restaurant est en permanence pour les hommes d'affaires pour avoir un dîner et souper à toute heure, à prix le plus modéré.

On prend des pens. d'ad. au mois et à la semaine à 2 et 3 fr. par mois.

AU PUBLIC

DE

MONTREAL

ET DES ENVIRONS

ALLEZ EN FOULE

A LA MAISON STE. MARIE,

No. 119, RUE NOTRE-DAME.

Cette Maison a résolu de

VENDRE SANS RESERVE

La balance du

FONDS DE BANQUEROUTE

DE

HAMILTON &

PAPINEAU.

MARCHANDISES D'AUTOMNE

ET D'HIVER

A des Prix désespérés.

Ne manquez pas cette occasion.

STE. MARIE ET FRERE.

GRANDE EXHIBITION 1878!

GRANDE VENTE

PREMIERE GRANDE VENTE
D'AUTOMNE.

"AU BON MARCHÉ"

647 et 649, Rue Ste. Catherine,

A la maison populaire de

A. PILON & CIE.

A COMMENCER LUNDI, 30 SEPT.

La semaine finissant le 28 du courant
6493 personnes ont été servies.

LUNDI, 30 SEPTEMBRE,

Les Marchandises seront à BON MARCHÉ
plus qu'on jamais!

\$200,000 d'importation d'automne se-
ront offerts!

A LUNDI MATIN DE BONNE HEURE.

La grande vente commencera pour se
continuer toute la semaine, toujours sous
le système à Bon Marché.

Seront offertes les Marchandises les plus
choisies telles que :

- Draps,
- Tweeds,
- Casimirs,
- Coatings,
- Corps et Caleçons,
- Etoffes à Robes de toutes sortes,
- Etoffes de deuil,
- Soieries,
- Articles de modes,
- Couvertures de laine,
- Flanelles de toutes sortes,
- Lainage,
- Winceys,
- Articles de fantaisie etc.

Nos Tweeds et nos Tricots

Sont remarquables par leur fini et leur
bas prix.

NOS TAPIS ET PRELARTS

Ne laissent rien à désirer

Enfin quel est le cri général?.....
La réponse est connue de tous,.....c'est
Allons au magasin populaire
Allons au magasin honnête,
Allons à la maison A. Pilon & Cie

Ainsi n'oubliez pas de vous rendre de
bonne heure Lundi matin

A la Boule Verte,

A. PILON & CIE.

647 et 649, Rue Ste. Catherine

DEPOT D'HUITRES!

EN ECAILLE ET AU GALLON.

Huitres du Golfe et de New-York, reçus
tous les jours par Express à la

MAISON ST. DENIS

42 et 44, Rue Bonsecours, et 97 Rue du
Champ-de-Mars, Montréal.

Une nouvelle salle au premier étage a
été annexée à ce populaire établissement
pour le débit de gros et de détail des meil-
leurs Huitres du Canada et des Etats-Unis.
Prix modérés.

C. GREGOIRE,
Agent.

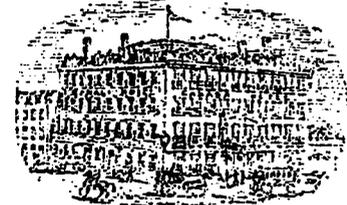
C. FOURNIER.

HUITRES FRAICHES!
MALPEQUES, ETC.

M. FOURNIER, recommencera à recevoir
MARDI, le 24 du courant, par les vapeurs
du Golfe et de l'Intercolonial 50 quarts
d'Huitres tous les semaines, qu'il vendra
à des prix très modérés.

S'adresser au Quai de la Cie., du Ri-
chelleu.

HOTEL DU CANADA



Rue St. Gabriel, Montréal.

A. BELIVEAU, Propriétaire.
Jos. RUENDEAU, S. BELIVEAU,
Gérants.

Frs. X. LeCavalier & Cie.

293, RUE ST. LAURENT,

MONTREAL.

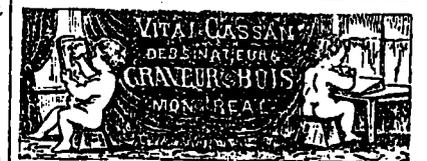
Les dames trouveront à ce magasin le
plus beau choix désirable de grenadines,
mousselines, brillantines, toiles à robes,
étoffes à robes, alpacas noirs, chapeaux,
fleurs et plumes, à des prix tellement bas
qu'ils défient toute compétition. Pour les
Messieurs, nous avons un riche assorti-
ment de draps, casimires français et an-
glais, tweeds anglais, écossais et cana-
diens, etc., etc.

Nous avons un dépôt spécial des excel-
lents tweeds de la fabrique de St. Bruno.
Nous pouvons également offrir aux
messieurs un choix magnifique de lingerie.
Le tout vendu à une réduction extraor-
dinaire.

FRS. X. LECAVALIER & CIE.,

293, Rue St. Laurent,

Coin de la Rue Mignonne, Montréal.



No. 79 Rue Notre-Dame,

GODIN, MONDOU & Cie.,
Éditeurs-Propriétaires

Bureau, 79, rue Notre-Dame, (au-dessus
de chez Mathieu & Frères, marchands-
Épicier.)